Olivier Loubry



Vous ne me croirez pas

Libre Expression

Olivier Loubry

Vous ne me croirez pas

Libre Expression

Prologue

Toute ressemblance avec des faits réels, des événements, des lieux connus et des personnages existants ou ayant existé serait fortuite, involontaire et ne pourrait être que le fruit d'une étrange coïncidence.

Du moins, c'est ce que mes avocats m'ont recommandé d'inclure comme libellé quelque part dans ce livre. Voilà. C'est fait.

Mais de vous à moi, ce livre, c'est ma vie.

Samedi 21 juin

« Bonjour Olivier !

J'espère que tu vas bien.

Ça y est, le projet a été officiellement approuvé par ma grande patronne ! On peut maintenant passer au contrat. Pour ce faire, j'aurais besoin de quelques informations de ta part.

- Ton adresse
- Ton numéro de téléphone
- Ta date de naissance
- Ton lieu de naissance
- Tes numéros de TPS et de TVQ, s'il y a lieu

Merci, à bientôt !

J'oubliais de te demander : tu vois combien de mots, environ, pour ton livre ?

Marie-Eve Gélinas
Directrice littéraire
Groupe Librex
Libre Expression »

Après deux semaines de vacances en France avec ma mère, c'est précisément ce courriel que je reçois en premier lorsque je désactive le mode avion sur mon cellulaire, quelques secondes après mon atterrissage à YUL.

Je suis sous le choc.

J'ai 46 ans. Juste 46 ans. À mon âge, prétendre que ma vie mérite d'être l'objet d'une biographie serait arrogant. Encore davantage une autobiographie. N'êtes-vous pas d'accord avec moi ? Oui, d'accord, j'ai une carrière publique depuis mon jeune âge, mais soyons réalistes, je n'ai pas inventé de remède miracle ; je n'ai pas marché sur la Lune ; je n'ai pas le profil de ces enfants stars qui font partie de l'imaginaire collectif mondial ; je n'ai rien d'une Nadia Comăneci, d'un Macaulay Culkin ou d'un des Jackson 5 qui, eux, méritent amplement qu'un livre soit écrit sur leur vie dès leur mi-quarantaine ! Je ne me dénigre pas. Je suis lucide, voilà tout.

Bien sûr, c'est flatteur qu'une maison d'édition aussi réputée que Libre Expression semble voir en moi quelque chose que je ne vois pas, mais, à la base, ce livre, ce n'est pas mon idée. C'est l'initiative de mon agente qui, après avoir lu un docu-théâtre que je viens d'écrire, a fait parvenir mon manuscrit à Marie-Eve Gélinas, la directrice littéraire de Libre Expression. Juste avant mon départ pour la France, j'ai fait la connaissance de cette Marie-Eve qui avait lu le texte de mon docu-théâtre et qui, à la toute fin de notre brève et dynamique première rencontre, répondant à ma question : « Ben voyons donc ! En sortant de ton bureau, je dis quoi à mon agente ? », me dit, tout sourire : « Tu lui dis que tu vas écrire

un livre sur ta vie, sur toutes tes anecdotes improbables que personne ne croit jamais. Ben… Si ça te tente, évidemment ! De mon côté, je dois juste faire approuver le projet par ma patronne. Une formalité. »

Marie-Eve a donc depuis « formalisé » le tout auprès de sa supérieure. Du moins, c'est ce que je comprends en lisant son courriel à nouveau. Il ne tient plus qu'à moi de signifier que je veux aller de l'avant avec ce projet. Mais Marie-Eve… J'ai le vertige comme jamais. Et je n'ai aucune idée du nombre de mots que devrait ou pourrait contenir un livre. Encore moins *mon* livre.

Et voulez-vous bien me dire qui souhaiterait lire ce livre ?

Mes amis proches ? Ma famille ? Oui, assurément. Mais eux, ça ne compte pas ! Ils seraient comme « obligés » de se retaper le *best of* de mes histoires improbables qu'ils ont pourtant déjà entendues mille fois. Mes agentes ? Marie-Eve et son équipe de chez Libre Expression ? Bien sûr. Mais elles aussi, ça ne compte pas, elles seraient payées pour !

Alors, je vous repose la question : qui selon vous souhaiterait lire ce livre ?

Ah, ben oui… Vous.

Si vous lisez ces mots, c'est que vous avez entre vos mains mon livre. C'est que j'ai signé ce contrat et que j'ai donc écrit un livre. Mon livre. Un à zéro pour vous.

Mais d'ailleurs, qui êtes-vous ? Vous avez quel âge ? Vous êtes nés où ? Vous habitez dans quelle région ? Vous aimez quoi ? Vous faites quoi dans et de votre vie ? Vous aspirez à quoi ? Vous voyez : d'emblée, je m'intéresse davantage à vous qu'à l'idée

de me raconter. Je ne connais pas les raisons qui vous ont motivés à ouvrir ce livre. Vous l'avez reçu en cadeau ? Vous l'avez acheté ? Volé ? Vilains. Je ne sais pas non plus quelles pourraient être vos attentes tout au long de ces pages, ni même jusqu'à quelle page vous pourriez vous rendre dans la lecture de ce livre, de mon livre… Je ne suis pas naïf : plein de monde, moi le premier, ne termine pas toujours ses bouquins. Que celui qui finit toujours ses livres me jette la première dactylo…

En fait, je ne sais rien de vous. C'est néanmoins à vous que Libre Expression me propose de me livrer, de me mettre à nu et de partager les événements les moins *glamour* de ma vie. Qu'on se comprenne bien, oh vous qui lisez ce livre en ce moment, ça me touche. Ça me touche même beaucoup ! Le problème n'est pas là. Le problème vient du fait que, malgré les apparences, je suis quelqu'un de discret, de réservé. Si j'accepte de signer ce contrat et de faire ce projet, ce serait sans doute l'exercice artistique le plus impudique de toute ma vie.

Donc… Signer ou ne pas signer, *that is the question*…

Une liste de pour et de contre explose dans ma tête. Avant d'aller plus loin, par souci de transparence, je me dois de vous informer de trois choses, trois avertissements, trois règles.

UN

J'ai un TOC. Je m'exprime toujours en trois points, en trois énoncés, en trois arguments. C'est lassant, c'est assommant, c'est fatigant. Alors, ne soyez pas surpris, étonnés ou découragés.

DEUX

Mes histoires improbables, je les connais. Alors, pour légitimer cette démarche, je devrai vous imaginer pour me convaincre que vous existez pour vrai. Et si vous existez pour vrai, c'est donc que vous avez un prénom et un nom de famille. Si vous êtes d'accord, à partir de maintenant, je vous rebaptiserai Oh Vous Qui Lisez Ce Livre.

TROIS

Alors, Oh Vous Qui Lisez Ce Livre, il y a plein de petits pièges qui me viennent spontanément en tête, et dans lesquels je ne veux pas tomber. Si vous avez bien suivi, ces petits pièges viendront… en paquet de trois.

Petit piège 1

Régler des comptes. Je ne voudrais pas que ce livre soit une vendetta. Alors, à toi, et je sais que tu te reconnais, à toi qui m'as déjà trahi, blessé ou manipulé ; à toi qui as tant commeré dans mon dos ; à toi aussi qui m'as avoué dans une lettre avoir commis des gestes sexuels sur mon corps à mon insu pendant mon sommeil ; et surtout à toi qui m'as battu, violenté ou qui n'as plus le droit de s'approcher de moi ; rassure-toi, je ne perdrai pas une goutte d'encre pour parler de toi, de toi, aussi de toi, mais surtout de toi. Pas un mot. Pas de temps à perdre avec ça dans un livre. Du moins, pas celui-ci.

Petit piège 2

Raconter mes traumas. Ce livre, au contraire, je le voudrais amusant, léger, loin de toute lourdeur, car

je vous imagine très bien lire ce livre dans votre bain moussant, en vacances au bord de la mer, les pieds pendant au bout d'un quai, au parc à chiens pendant que votre Fido socialise avec la belle Daisy. Alors, vous ne trouverez aucune de mes histoires dramatiques ou traumatisantes dans un livre. Du moins, pas celui-ci.

Petit piège 3

Glorifier ma carrière. Premièrement, ça manquerait outrageusement d'humilité. Deuxièmement, j'ai 46 ans, quarante ans de métier, mais parler de ma carrière au passé, j'aurais très peur que cela sonne le début d'une retraite anticipée, mais non sollicitée. Je suis trop jeune pour ça. Troisièmement, je ne serais pas à l'aise de parler de gens qui sont connus, voire très connus, du grand public et qui n'ont pas demandé à être dans ce livre. Surtout si cela ne les met pas du tout en valeur ! Alors, aucune savoureuse ou farfelue anecdote de plateaux de tournage, de tournée de spectacles, de ma vie syndicale, juridique ou même politique, aucun *name dropping* ne fera partie de ce livre. Du moins, pas celui-ci.

Voilà. J'ai nommé mes trois points, mes trois sous-points et mes trois sous-sous-points. Je sais, c'est lourd, mais, Oh Vous Qui Lisez Ce Livre, vous aviez été prévenus !

Ma mère, toujours assise à mes côtés dans l'avion qui n'en finit plus de rouler lentement sur le tarmac en direction de la porte de débarquement, me fait remarquer que j'ai l'air songeur. Elle me connaît bien.

Je lui fais la lecture du courriel, du fameux courriel que je relis pour une troisième fois. Encore trois.

Sans aucune retenue, ma mère explose de joie, et ses éclats de voix démontrent la fierté jubilatoire et maternelle qu'elle éprouve à l'idée que son Fiston ait un nouveau contrat. Car pour elle, aucune zone grise, aucun doute, je signerai ce contrat, j'écrirai ce livre.

— Bah, faut bien que toutes tes histoires servent à quelque chose Fiston ! me lance-t-elle d'un ton détaché.

— Et je vais l'écrire quand, ce livre-là, maman ?

— TON livre, tu veux dire.

— Oui maman, mon livre…

— Tu n'as pas une semaine à ne rien faire dans un hôtel en attendant la fin de tes travaux ?

Elle n'a pas tort.

Les travaux de rénovation de ma salle de bain ont débuté il y a deux semaines jour pour jour, la journée même de mon départ pour la France avec ma mère. En ce moment, il m'est impossible d'utiliser la douche, le bain, le lavabo ou même la toilette.

Oui, bien sûr, j'espérais secrètement qu'en revenant d'Europe avec ma mère je puisse réintégrer ma maison et me la couler douce dans mon nouveau bain. Mais je ne peux pas feindre la surprise et la déception, car Krystelle, la *designer* de ce projet, m'avait averti dès le départ : finir le tout pour la date de mon retour à Montréal, soit aujourd'hui, était possible, mais peu probable. Dans le pire des cas, et si tout ce qui pouvait arriver de mal arrivait durant les rénos, je serais de retour chez moi au plus tard le 27 juin, dans une semaine, jour pour jour. C'est donc sur les bons conseils de Krystelle que j'avais réservé une chambre d'hôtel pour cette semaine avant mon départ.

Ma mère a raison. La situation me laisserait amplement le temps d'écrire de ma petite chambre d'hôtel, entre quelques visites sur le chantier de construction.

Alors, je le signe, ce contrat ? Je surmonte ma peur et je le fais, ce projet de livre sur ma vie ? Qu'ai-je à perdre, après tout ? Et vous, Oh Vous Qui Lisez Ce Livre, vous en pensez quoi ? Je l'écris, ce livre ? Ça, c'est très bête de ma part ! Vous poser la question est d'un haut niveau d'absurdité et de stupidité ! Si vous lisez ces mots, bien évidemment que je l'aurai fait, ce projet !

Vous êtes là. Je suis là. On semble tous et toutes de bonne foi. Alors… Bon. Allez ! Je plonge !

J'annonce ma décision à ma mère. Son cri de joie vient brutalement briser le traditionnel, néanmoins lugubre, silence qui plane en cabine lorsque les passagers débarquent de l'avion après un long vol.

On passe les douanes. Je vois l'Amour de ma vie qui nous a patiemment attendus à l'aéroport, malgré le retard de notre vol. On se saute au cou. Nous allons reconduire ma mère chez elle. Elle me promet qu'elle ira voir un médecin demain si jamais sa cheville et/ou son genou venait à enfler davantage.

Une fois le *check-in* et la prise de possession de notre petite chambre d'hôtel faits, je me blottis dans les bras de l'Amour de ma vie. Après deux semaines, son odeur et son amour m'avaient manqué. Ce soir, je veux juste aimer, être aimé et m'endormir doucement.

C'est demain que j'irai faire un petit tour sur le chantier de construction pour voir comment les travaux avancent vite et bien. C'est demain que je répondrai à mon éditrice, après avoir trouvé combien de mots il y aura dans le livre, dans mon livre.

L'être aimé s'abandonne au sommeil en premier. Et moi, sans doute à cause du décalage horaire, j'ai malheureusement, mais clairement dépassé mon heure. Et je réfléchis à vous…

Le récit de ma vie, je vais le débuter par laquelle de mes histoires improbables ?

Peu importe, je sais que vous ne me croirez pas. Rassurez-vous, ce ne sera pas la première fois que des gens ne me croient pas. Et je peux les comprendre. Moi-même, des fois, j'en reviens juste pas. De la rencontre de mes parents à encore hier, ma vie est faite d'anecdotes improbables que les gens ne croient pas.

D'ailleurs, justement, à propos d'hier, il faut que je vous raconte comment j'aurais pu mourir lors d'une simple balade bucolique dans les Calanques.

Balade bucolique dans les Calanques

Ma mère est d'origine belge. Elle y a vécu les vingt-six premières années de sa vie. Puis, séduite par la culture du vivre et du laisser vivre, elle a choisi le Québec comme terre d'accueil. Je suis donc un fils d'immigrante.

Même si la Belgique et la France sont très proches, elle n'avait jamais visité ni Paris, ni Marseille. Je sais, c'est improbable, mais chez les Loubry, on n'en est pas à une improbabilité près.

Le 9 juin dernier, c'était le jour 1 des travaux qui allaient me priver de ma salle de bain pendant deux semaines. Tant qu'à ne pas pouvoir habiter chez moi pendant les rénos, aussi bien en profiter pour voyager !

J'aime Paris. J'aime même les Parisiens. C'est vous dire à quel point j'adore Paris. Pour y avoir travaillé, séjourné et habité, je connais cette ville comme ma poche. Facile pour moi de jouer au guide touristique.

La première semaine a été fabuleuse. Je m'émerveillais de voir ma mère de 76 ans s'émerveiller comme une petite fille un soir de Noël, alors que se déballaient sous ses yeux toutes les beautés des traditionnels sites touristiques offerts en cadeau par la Ville lumière.

Cette première semaine parisienne a quand même amené son lot de problèmes. Nos cartes de crédit ont été bloquées de façon systématique et mystérieuse tous les jours, nécessitant de nombreux appels à des services à la clientèle incapables de résoudre efficacement le problème. Ayant perdu, puis retrouvé des heures plus tard, les clefs de l'appartement qu'on avait loué, on est restés coincés sur le palier, tard le soir, dans le noir, et n'en pouvant plus de me retenir, j'ai dû uriner dans une gourde, dos à ma mère. Puis, entourés d'un troupeau d'arnaqueuses à la pétition, nous avons réussi à échapper de justesse à leurs multiples attaques coordonnées. Mais tout cela n'a pas réussi à gâcher notre première semaine de vacances. Car, lorsqu'on porte le nom de Loubry, cela n'a rien d'étonnant. Ah oui, Loubry, c'est le nom de jeune fille de ma mère, que je porte fièrement comme nom de famille.

Pour notre deuxième semaine de vacances, nous avons découvert ensemble la ville de Marseille.

Marseille, station balnéaire indomptable, historiquement inondée des ragots des gabians et de l'accent des ruelles du Panier, et où s'entrechoquent

impudiquement les mistrals de la misère humaine et de la détresse inavouée des pauvres gens.

Pour notre dernière journée de vacances, nous avions décidé de terminer le tout en beauté et de nous acheter un tour guidé en français dans les Calanques, cet endroit paradisiaque aux falaises plongeantes dans le littoral bleuté de la Méditerranée, ce parc national protégé situé à quelques kilomètres au sud de Marseille que ma mère voulait impérativement visiter.

Sur le site des réservations francophones, cette activité était vendue comme une balade bucolique de niveau débutant faite en petit groupe, pour les 9 à 99 ans. Pour clore notre séjour en France, ce circuit serait parfait pour ma mère de 76 ans.

Erreur. Grossière erreur !

Dès notre arrivée au point de rencontre de la balade bucolique, plusieurs indices auraient dû nous mettre la puce à l'oreille que cette activité ne se déroulerait pas comme elle nous avait été vendue.

Premier indice : le « petit groupe » était constitué d'une quarantaine de personnes.

Deuxième indice : autour de nous, que des trentenaires expérimentés en randonnée dont la forme physique n'avait rien à voir avec celle d'enfants de 9 ans ou de presque centenaires de 99 ans, et qui déjà semblaient agacés par la présence d'une « vieille » parmi eux, ma mère.

Troisième indice : l'activité ne se déroulerait pas en français, car nos deux guides étaient un Jamaïcain anglophone et une Russe parlant sans doute très bien le russe, mais de toute évidence très mal même la langue des mimes. Ma mère n'en revenait pas que,

même en France, la langue française soit quelque chose qu'il ne faille pas tenir pour acquis.

— *Hello everyone !* Nous ne peuvent pas *take the beginner trail. Everyone's OK to* marcher sur *the intermediate level* ? La *duration* du *hike* est *only* de *four hours*, nous dit le guide jamaïcain.

Ma mère est davantage en forme et en santé que moi. Mais ça devenait une longue randonnée, d'un niveau plus élevé que prévu. Est-ce qu'on aurait dû y voir assez de signes pour ne pas faire cette balade bucolique ? Bien sûr que oui. Mais qu'est-ce qu'on a répondu ? *Yes ! Why not, peanut !*

À peine quinze minutes après le départ de la randonnée sur ce nouveau circuit, les guides rassemblèrent le groupe. Le guide jamaïcain nous lança tout bonnement :

— *Sorry, we took the wrong road*[1].

Ah ben ça, c'est rassurant à entendre !

Ce à quoi la petite guide russe ajouta avec hésitation, en fixant le sol :

— Nous, jamais *taking this hiking* sentier… *The good* chemin est *expert level.*

Quoi ? Avais-je bien entendu ? Niveau avancé ? On tomba sur le nouveau sentier qui, dès le premier regard, annonçait clairement son haut niveau de difficulté. Chemins très étroits, roches tranchantes, pentes hyper abruptes, falaises vertigineuses où la moindre chute deviendrait mortelle.

Comme des cons, ma mère et moi avons pris la décision de suivre le groupe.

---

1. Désolé, nous avons pris la mauvaise route.

Après deux minutes à s'aventurer difficilement sur ce sentier qui n'avait désormais plus rien de bucolique, ma mère chuta une première fois. Son pied partit en vrille et vint se tordre avec violence entre les gros cailloux qui déboulaient, dans une inarrêtable avalanche, vers les autres membres du groupe situés un peu plus bas sur le sentier, les entraînant à tomber à leur tour. Le cri de douleur de ma mère, bref, mais puissant, me donnait une idée de l'intensité de la douleur qu'elle venait de ressentir en se tordant la cheville.

— Ça va, maman ?

— Oui oui, chaton, ça va !

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle tomba une deuxième fois. Ses fesses et le derrière de ses cuisses s'écorchèrent sur les roches coupantes. Il fallait maintenant consentir au réel : ma mère aurait besoin d'aide pour terminer le parcours. Et, dans ma condition, cela n'allait pas pouvoir venir de moi. C'est donc le guide jamaïcain qui allait tenir la main de ma mère en lui dictant où mettre ses pieds à chacune de ses foulées.

On devait regarder en permanence le sol pour s'assurer de mettre nos pieds aux endroits les moins dangereux. Il fallait parfois s'agripper aux branches pour ne pas tomber dans le vide abyssal qui longeait les falaises à quelques centimètres de nous. J'avais peur. Ma mère avait peur.

Près de trois heures après notre départ est apparu un peu plus bas un petit village de pêcheurs au bout duquel on pouvait distinguer une plage et les membres de notre groupe, qui y étaient arrivés bien avant nous.

Il ne restait plus que quelques mètres à franchir avant de tourner le coin de la falaise et de rejoindre les autres touristes. J'ai cru que c'était fini avant que cela ne soit réellement le cas. Je n'ai pas gardé ma concentration jusqu'à la toute fin. Profitant de cette seconde d'inattention, mes pieds sont partis vers l'avant sans crier gare, me faisant brutalement tomber. C'était à mon tour de dégringoler sur les roches vers le bord de la falaise.

Tout s'est déroulé au ralenti. Je glissais assez vite vers le bord de la haute falaise au pied de laquelle m'attendait ma mort. J'ai entendu les cris de ma mère. J'ai entendu les cris de certains membres du groupe qui me voyaient culbuter vers la catastrophe.

Et pour culbuter, j'ai culbuté. Encore et encore… Tête, coccyx. Tête, genou. Tête, tibia. Selon moi, j'ai dû faire trois culbutes. Selon ma mère, j'en aurais fait davantage.

Je n'ai sincèrement aucune idée de la façon dont j'ai réussi par miracle à m'agripper à une petite roche, stoppant ma chute à seulement quelques centimètres du bord de la falaise. Mon genou saignait.

Je me suis relevé. J'ai serré ma mère dans mes bras pour accueillir la frousse que je venais de lui infliger. Puis on a fait la dizaine de pas qui nous séparaient de ce petit village de pêcheurs.

Dès qu'on eut rejoint le groupe sur la plage, la petite guide russe informa tout le monde qu'il était déjà temps de repartir. Déjà ? Ah, ben oui ! Bien sûr, il fallait maintenant refaire le chemin à l'inverse pour revenir au point de départ.

Mais non, ce ne serait pas possible. Pour nous, cette activité de trekking venait officiellement de prendre fin. C'était non négociable.

Au loin, entre les maisons du village de pêcheurs, j'ai vu quelques voitures. C'était donc qu'il existait une route par laquelle on pouvait s'extirper de là.

Après deux heures d'attente, notre taxi est enfin arrivé. « C'est pour vous, l'opération de sauvetage ? »

On a quitté les Calanques par une route sinueuse, en se promettant de ne plus jamais y faire de randonnée.

En route vers Marseille, j'ai rappelé à ma mère que, dès le lendemain, on devait prendre l'avion vers Montréal. La pressurisation de la cabine m'inquiétait, car cela pouvait faire enfler davantage nos blessures. Ne devrions-nous pas aller à l'hôpital ? Pour me rassurer, ma mère m'a promis mollement que, si sa condition physique venait à se détériorer, elle irait voir un médecin dès le lendemain de notre retour.

On pourrait dire que, chez les Loubry, une balade bucolique de niveau débutant dans les Calanques pour les 9 à 99 ans peut faire voir la mort de près.

Mais mourir ne faisait pas partie du plan. Après tout, ça aurait été bête de trépasser sans jamais avoir pu voir ma nouvelle salle de bain !



« Le récit de ma vie, je vais le débuter par laquelle de mes histoires improbables ? Peu importe, je sais que vous ne me croirez pas. Mais rassurez-vous, ce ne sera pas la première fois que des gens ne me croient pas. Et je peux les comprendre. Moi-même, des fois, j'en reviens juste pas. De la rencontre de mes parents à encore hier, ma vie est faite d'anecdotes improbables que les gens ne croient pas. D'ailleurs, justement, à propos d'hier, il faut que je vous raconte comment j'aurais pu mourir lors d'une simple balade bucolique dans les Calanques. »

Dans ce récit aussi drôle qu'intime, Olivier Loubry nous offre un regard privilégié sur des facettes de sa vie méconnues du public. Un ouvrage qui se lit comme un roman, où une anecdote cocasse n'attend pas l'autre, par un auteur sympathique et attachant.

Comédien connu pour *Jamais deux sans toi* et *Watatatow*, Olivier Loubry démarre sa carrière dès l'âge de huit ans, grandit sous l'œil du public et développe un parcours multidisciplinaire unique. Danseur, chorégraphe, metteur en scène, auteur et producteur, il nourrit depuis l'enfance une passion pour la claquette, discipline qu'il enseigne et défend sur scène ici et à l'international, notamment dans la célèbre comédie musicale *Singin' in the Rain*.

Groupe Livre Québecor

ISBN 978-2-7648-1790-2